L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73.

NOUVELLE-ORLÉANS, MARDI MATIN, 22 SEPTEMBRE 1885.

59me Année

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 22 SEPTEMBRE 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Hy Stern & Co., à leur salle d'encan, 35 rue de Chartres, bottes, souliers et brodequins.

Par Spear & Escoffier—le contenu de la résidence No. 319 rue Bourbon.

Par Jas. P. Guinault—aux Nos. 111 et 113 rue de Chartres, près St. Louis, le restaurant des "Quatre Saisons," ainsi que le café "Rendez-Vous des Habitants" avec chambres garnies.

Par Macon, Paul & Robinson—tout le contenu du stock de marchandises du magasin de chaussures et de vêtements confectionnés, No. 299 rue Decatur, coin Hôpital; meubles, comptes à recevoir.

Par Mather & Homes—tout le contenu de la librairie et magasin de fournitures de bureau, No. 9 rue Carondelet.

Les progrès de l'industrie sucrière en Louisiane.

Nous nous sommes constitués—et nous ne sommes pas les seuls à agir de la sorte; qui n'en ferait autant que nous?—les défenseurs chaleureux, sincères de l'industrie sucrière. Tout ce qu'elle a de bon lui vient d'elle et lui appartient en propre; tout ce qu'elle a de mauvais lui vient du dehors et est l'œuvre d'autrui. Elle a la gloire de tous ses succès; elle n'a la responsabilité d'aucun de ses revers.

Nous n'en connaissons aucune autre qui ait lutté avec autant de persévérance contre l'adversité, qui ait fait autant d'essais, de tentatives pour vaincre les obstacles que lui opposaient la nature et les hommes. Depuis les premiers soins à donner à la terre, avant de lui confier la semence, jusqu'au moment où la plante, transformée par la manufacture, arrive sur le marché sous la forme d'un sucre aussi pur, aussi brillant que le cristal, toutes les opérations ont été, l'une après l'autre, l'objet d'améliorations incessantes, de puissantes inventions. Elle a mis à contribution la sagacité de tous les ingénieurs, les ressources de toutes les sciences.

Voilà plus de quinze ans, depuis sa renaissance, après les désastres de la guerre, qu'elle s'épuise en efforts aussi savants que persévérants pour arriver au dernier perfectionnement de l'extraction du jus de la canne. Tous les expédients de la mécanique ont été employés; la physique semble y avoir dit son dernier mot. Croyez-vous que le planteur soit satisfait et qu'il éprouve le besoin de s'endormir sur ses lauriers? Point. Il a entendu parler des progrès de la chimie dans cette branche de l'activité humaine. L'action des agents chimiques en fait, lui a-t-on dit, plus que tous les procédés mis en œuvre jusqu'ici; il se retourne vers la chimie, il veut lui arracher ses secrets et s'emparer de ses découvertes.

Voici le procédé de la diffusion qui tend à succéder à celui de la macération. Une grande batterie s'élève sur une de nos principales habitations, et chaque planteur attend, avec anxiété, les commencements de la roulaison pour épier les nouveaux essais, et savoir s'il lui faudra, comme à l'aéronaute, perdu dans l'atmosphère, à mille mètres au-dessus de la surface du globe; comme au marin, ballotté par la tempête, à cent lieues des côtes les plus redoutées, jeter, par dessus bord, son lest et son bagage d'inventions et de machines de toutes sortes, qui représentent des années de recherches, des millions de dépenses. Et s'il est prouvé que la méthode nouvelle l'emporte sur l'ancienne, si la chimie bat la physique, il hésitera pas; vous le verrez, bientôt, abandonner ces magnifiques appareils, chefs-d'œuvre de la mécanique moderne, et les vendre, comme de la mauvaise ferraille, pour se procurer la merveilleuse et peu dispendieuse batterie de diffusion.

Voilà la vie du planteur sucrier de la Louisiane, voilà à quels efforts constants, à quels sacrifices incessants il se condamne de gaieté de cœur, au risque d'être broyé lui-même entre deux essais et emporté par la révolution industrielle.

Et les Louisianais se rendajent compte de toutes ces choses, pas un d'eux ne rencontrerait un planteur sans le saluer.

Nous parcourions, hier, le compte-rendu de la dernière séance de l'Association des planteurs sucriers, tenue à la Bourse au coton de la Nouvelle-Orléans. Sait-on de quoi il était question? De deux ou trois nouvelles inventions destinées à révolutionner la culture de la canne.

Un de nos agronomes les plus distingués, M. John Dymond, y présentait un appareil, une sorte de charrue propre à planter automatiquement la canne. Cette ingénieuse machine commence par ouvrir la terre, par y tracer le sillon où la plante doit être déposée. Elle donne à ce sillon la profondeur et la largeur voulues. A mesure qu'elle s'avance dans le champ, elle y dépose, coupées d'avance, dans la direction et suivant la quantité déterminée, jusqu'ici, par l'expérience, les cannes destinées à la semence; puis elle reprend les terres séparées et les rejette sur le sillon pour le couvrir de nouveau.

Nous ne pouvons donner la description de cette machine extrêmement compliquée, puisqu'elle accomplit trois fonctions différentes à la fois. Sans doute, elle n'est pas arrivée, du premier coup, au dernier degré de perfection; certaines parties laissent encore à désirer, mais c'est un progrès immense, et le planteur pourrait désormais s'affranchir de celui qui consisterait au travail on prétendrait ne pas livrer qu'à des conditions onéreuses et ruineuses.

Supposez, maintenant, un temps peu favorable à l'œuvre de l'ensemencement; supposez que le succès décroude, comme il n'arrive que trop souvent, de la rapidité de l'opération—quel heureux progrès accompli, grâce à l'emploi d'une machine qui fait, à elle seule, l'ouvrage de vingt à trente hommes, et qui, en 24 heures un travail qui prendrait autrement une semaine ou deux.

Après la machine à planter la canne, vient la machine à la nettoyer, quand elle a grandi dans le champ et que les pluies ont fait pousser les mauvaises herbes qui tendent à l'étouffer.

Ici, c'est un brave Louisianais que nous voyons sur la brèche—le colonel Wood, de Terrebonne. Son *cane scraper* nettoie 15 acres de cannes par jour et fait la besogne de plus de 20 hommes à 75 sous la journée. Son travail est, d'ailleurs, plus régulier que celui de la houe et de la main de l'homme le plus exercé. Ainsi que toutes les machines de ce genre, dont le principal mérite est dans la régularité du mouvement, il peut remplir successivement plusieurs fonctions différentes et, au moyen de certains appareils qu'on lui adapte, faire la coupe des fèves plates et relever la terre au butte autour des tiges de maïs.

Enfin l'heure de la roulaison sonne. Quelquefois le temps est pluvieux, quelquefois les froids sont intenses et menacent de gêler la précieuse plante. Le coupe de la canne est longue et fatigante à la main. N'y aurait-il donc pas moyen de faire ce travail à la machine? On y a pourvu, et l'on possède, maintenant, plusieurs appareils susceptibles d'achever rapidement cette opération. Il vient d'en être encore présenté un nouveau à l'Association des planteurs. Comme toutes les inventions, celle-là a ses petites défectuosités, mais on y peut aisément remédier et, si elle ne peut servir encore, cette année, l'an prochain, elle sera en état dépargner d'énormes d'dépenses et des pertes plus énormes encore au planteur.

On le voit—dans cette étonnante industrie, toujours à la recherche de la nouveauté, toujours de passage entre une invention d'hier et une invention d'aujourd'hui qui va assurer le progrès et la prospérité de demain, rien n'échappe aux investigations du planteur ou de l'ingénieur; tout est sans cesse remis en question, tout est surbordonné à de constantes améliorations. Elle est toujours aux aguets; pour elle, jamais un instant de repos et c'est précisément ce qui fait sa dignité, sa grandeur, ce qui doit lui attirer les respects et les encouragements de tous. Aussi nous concevons qu'elle soit sans cesse en instance près du Congrès, pour obtenir le redressement des injustices, pour demander la répression des passe-droits, pour forcer la main à ceux de nos gouvernants, de nos législateurs qui, entraînés en sens contraire par les sourdes menées d'intérêts rivaux, laisseraient volontiers dépérir la plus noble, la plus méritante, la plus utile, la plus lucrative des industries nationales. Nous avons foi dans le zèle à éclairé de nos représentants, des membres du comité chargé d'exercer une pression favorable sur le gouvernement, et nous espérons que la question se résoudra à la satisfaction de ceux qui se vouent à la culture de la canne, à la fabrication du sucre.

M. H. Billard (ancienne librairie Hébert) annonce qu'il a reçu les numéros de l'*Illustration* et du *Monde Illustré* du 5 septembre.

Nous avons parlé, à plusieurs reprises, des progrès que fait l'industrie de la Ramie dans notre pays. M. Daniel Dennett, le très distingué éditeur agricole du *Picayune*, dans une de ses dernières causeries sur l'agriculture, a mis en demeure les inventeurs de machine à décortiquer la Ramie et le Jute, de faire, enfin, connaître au public louisianais, dont ils en sont de leurs travaux, de leurs expériences et des résultats positivement acquis. M. Dennett termine en disant: "Il faut que la vraie machine paraisse; tout le monde l'attend, et des millions de dollars seront l'apanage de l'heureux inventeur."

M. Jules Juvenet, qui, en mai dernier, a donné une conférence sur la Ramie, au Tulane Hall, —conférence dont nous avons entretenu nos lecteurs,—répond comme suit, à M. Dennett dans le *Picayune* d'hier:

Tout d'abord, laissons les millions de dollars de côté, et laissez-moi vous dire: "La machine demandée n'est trouvée; cette machine est la mienne.—Si toutes les machines inventées jusqu'à présent n'ont pas réussi, c'est qu'on leur demandait de donner tout d'un jet—la fibre prête à la manufacture. Autant demander une machine coupant le blé et produisant aussi de la farine; une machine coupant l'orge, de donner, tout de suite, du malt."—Laissons donc à l'industrie le soin de finir le travail. Ce dont les fermiers ont besoin, c'est une machine simple, comme la mienne, donnant, à bon marché et en quantité, le produit agricole le rudimentaire—c'est-à-dire l'écorce brute, et non, tout de suite de la farine ou du malt.

Cette écorce brute qui sera, dorénavant, le produit marchand est aussi traitée chimiquement par moi, et le résultat en est une belle, soyeuse, blanche et forte fibre textile.

Ne voulant pas procéder par petits échantillons, mais, pratiquement, sur champ, j'ai planté vingt mille racines de ramie dans les terrains de l'Exposition, derrière le Mexican Mining Building. Cette ramie sera prête à couper vers la fin du mois prochain. Je montrerai, alors, travaillant à la fois, et sur le terrain, la machine et le procédé chimique. Le public jugera de mon œuvre.

Nous assisterons aux expériences qui seront faites, et espérons que nous pourrons, cette fois, dire que le procès de la ramie, si cher aux agriculteurs Louisianais, est absolument gagné.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

On écrit, de Madrid, 1er septembre, au *Journal des Débats* du 4:

L'incident des Caroline a déterminé une explosion des sentiments peu favorables à l'Allemagne qui fermentaient dans le pays depuis quelque temps. On se rappelle, en effet, que l'opinion publique en 1883 avait blâmé vivement le voyage du roi en Prusse et la politique suivie par le marquis de La Vega de Armijo. En outre, la population de Madrid avait témoigné beaucoup d'indifférence à l'égard du prince royal. Ce dernier, quand il vint en Espagne, ne fut accueilli avec beaucoup d'empressement que par la cour, l'aristocratie, les conservateurs et certains personnages politiques. On peut donc supposer que l'émotion qui existe en ce moment ne s'efacera pas de si tôt, et aura des conséquences assez fâcheuses pour le commerce allemand si les grandes villes mettent à exécution leur résolution de cesser les relations commerciales avec la Prusse. On sait que cette puissance a profité des événements de 1870 pour inonder l'Espagne de commis voyageurs qui ont réussi à nous enlever une partie de notre trafic. Or, comme les exportations des produits espagnols sont peu importantes comparativement aux importations des marchandises en provenance de l'Allemagne, c'est celle-ci qui souffrira le plus d'une cessation de relations commerciales entre les deux pays.

Le *clou* du congrès de médecins convoqués à Grenoble, France, sera vraisemblablement la communication de MM. Bourru et Burot, de Rochefort, sur les suggestions. C'est de plus en plus fort. Les expériences dont il s'agit ont été faites à l'Ecole de médecine navale de Rochefort, dans des circonstances presque solennelles, en présence de M. le directeur Duplouy, qui n'est pas un crédule. Elles sont, du reste, de telle nature qu'il suffit qu'elles soient garanties en fait par des médecins sérieux pour qu'on leur accorde une portée vraisemblablement incalculable.

Parmi les faits signalés par MM. Bourru et Burot, il en est qui ne sont qu'une confirmation plus démonstrative de ce que l'on savait déjà.

Par exemple, on commande à un sujet (homme) atteint d'hystéro-épilepsie et hypnotisé: "Ce soir, à quatre heures, après s'être endormi, tu te rendras dans mon cabinet, tu t'asseiras dans le fauteuil: tu te croiseras les bras sur la poitrine *et tu saigneras du nez.*" Le sujet exécute le programme à l'heure dite et quelques gouttes de sang sortent de sa narine gauche.

On trace, un autre jour, sur les deux avant-bras, quelques lignes avec un stylet mousse et on lui commande: "Ce soir, à quatre heures, tu t'endormiras et tu saigneras aux bras sur les lignes que je viens de tracer." Et, à l'heure indiquée, des gouttelettes de sang perlent sur les deux bras dans les conditions prescrites.

A l'asile de La Rochelle, où le malade a été transféré, le docteur Mabille répète ces expériences.

Le malade accuse une douleur vive, imaginaire peut-être, au bras qui saigne; mais il saigne quand même à l'heure indiquée.

Parmi les animaux utiles que nourrit le Jardin zoologique d'acclimation de Paris, il faut citer les moutons prolifiques de la Chine. Introduits, il y a bientôt vingt ans, par M. le consul Simon, ces animaux sont restés d'une fécondité remarquable, puisque chaque mère donne en deux portées de quatre à six agneaux par an. Les brebis sont assez laitières pour nourrir sans peine leur progéniture.

Le pape a assisté, le 3 septembre, dans les jardins du Vatican, à l'inauguration de la statue en bronze de saint Pierre.

La statue est placée sur une colonne de marbre africain. Elle a été érigée en souvenir du concile œcuménique de 1870-71. Sur le piédestal se trouvent des bas-reliefs rappelant l'ouverture du concile et la proclamation de l'infaillibilité.

LOUISIANE.

Le *Meschacébé*, Bonnet Carré, paroisse St-Jean-Baptiste, du 19 septembre:

Jeudi matin, vers six heures, la population de cette partie de la rive gauche de notre paroisse située immédiatement au-dessus l'habitation Mannel a été plongée dans la consternation par un triste accident. Ce jour-là, les habitants du quartier allaient commencer à battre leur riz, et la veille une machine et un tresher avaient été mis en position sur la batture devant l'ancien magasin de M. J. B. Triche. Dès quatre heures du matin des employés allumèrent le feu sous la bouilloire d'une machine portative de la force de dix chevaux, appartenant à M. Norbert Lasseigne, pour préparer la vapeur nécessaire à mettre le tresher en opération de bonne heure. Malheureusement, le "steam-gauge" ne fonctionnait pas et le chauffeur, très peu au courant des secrets de la vapeur, crut que l'aiguille ne marchait pas parce que la vapeur ne se formait pas. Il chauffa plus fort, tant et si bien que la chaudière ne put contenir l'excès de pression qui se développa et fit explosion avec une force terrible. La rupture se fit dans le four à chauffer et sous la secousse la chaudière et la machine attachée sur elle rebondirent à une distance de 120 pieds.

Au bruit sonore de l'explosion, tous les habitants du voisinage accoururent sur les lieux de l'accident et il fut bientôt constaté que huit personnes avaient été blessées, dont cinq sérieusement. Ce sont:

Eusèbe Boudousquié, l'ingénieur qui devait conduire la machine; il a été échaudé sur toute la partie postérieure de son corps; après des souffrances cruelles, il a rendu le dernier soupir hier matin à 7 heures et demie;

Gabriel St. Cyr, jeune homme de la Nouvelle-Orléans, qui était venu s'employer à la moisson du riz; ses blessures sont affreuses et couvrent presque toutes les parties de son corps;

Wesley Marshall, jeune noir d'environ quinze ans, employé pour les travaux de la batteuse; blessures très graves; fracture d'une jambe, d'un bras et de quatre côtes, brûlures horribles; il a expiré à 5 heures du soir;

Preston Lasseigne, un enfant de trois ans, qui était accouru près de la machine rejoindre son grand père; cette petite victime, qui se trouvait en avant du fourneau, a été affreusement échaudée, et a succombé le même jour à 5 heures du soir;

Adam Périlloux, blessé au bras droit, dont une artère est coupée, échaudé au bras gauche, à l'estomac et blessé à la tête.

Les autres victimes de l'accident dont les blessures présentent moins de gravité, sont: Florian Vicknin, échaudé aux jambes; Optimé Triche, frappé à la tête par un éclat volant; Louis Brédy, jeune garçon, échaudé aux jambes et à la figure.

On a peu d'espoir de sauver les jours de Gabriel St. Cyr et les blessures d'Adam Périlloux sont d'une telle gravité que la mort pourrait en être le résultat.

Les seules personnes présentes au moment de l'accident qui n'aient pas été atteintes sont le chauffeur Julien Brédy et Charles Madère, et ce dernier, qui se tenait à quelques pas, appuyé contre un mur, a échappé comme par miracle aux éclats lancés par l'explosion. Brédy se trouvait à côté du jeune noir Wesley Marshall et se disposait à aller chercher de l'eau au fleuve et le jet de vapeur n'a fait qu'effleurer son bras gauche sans le blesser.

Aucun blâme ne saurait être attribué à l'ingénieur Boudousquié, car il arrivait sur les lieux de l'accident au moment même où la chaudière éclatait.

C'était un jeune homme paisible et laborieux, mêmant une existence modeste. Il était le fils de notre excellent coparoissien M. Adolphe Boudousquié et s'était marié depuis neuf mois.

Les personnes présentes, presque toutes blessées, n'ont pu donner aucun détail précis sur l'accident, mais d'autres qui se trouvaient à quelque distance ont vu la bouilloire faire un saut prodigieux au dessus du tresher. C'est ce qui explique comment ce tresher, qui se trouvait sur le passage de la bouilloire, n'a subi aucun dommage, sauf à la plateforme qui reçoit le riz. La bouilloire était en excellente condition et avait été réparée dernièrement. L'excès de pression a seule pu déterminer l'explosion dont les conséquences sont si déplorables.

—La semaine qui s'achève a été des plus propices à la moisson du riz; le temps superbe qui a régné a permis aux travailleurs de récolter une bonne partie de la céréale qui forme, cette année, l'une des principales ressources de la Louisiane. Des planteurs ont achevé la coupe, et beaucoup d'autres sont sur le point de lier la dernière gerbe. Pourvu que nous n'ayons pas une répétition des orages des semaines passées, tout le riz sera bientôt sauvé.

Les planteurs ont subi de grandes pertes par les mauvais temps et beaucoup de riz tombé a été considérablement endommagé. Dans certaines localités, où ce riz tombé était dru, on a observé que le grain s'était échauffé comme si lui arrive souvent lorsqu'il est mis en gerbiers humide. Ce produit ne peut donc être que de qualité inférieure, et il ne serait pas prudent de le mélanger au riz récolté dans les conditions qu'exige la prudence. Il suffit de quelques grains pour détériorer un lot de bon riz. Déjà, pour éviter aux conditions funestes dans lesquelles s'est faite une partie de l'exploitation, le marché a été démoralisé et les expéditeurs en ont été les victimes.

—Mardi soir, à 5 heures, est décédé M. Louis Madère, âgé d'environ 36 ans. Le défunt a succombé à une maladie de longue date.

Le *Fermier Louisianais*, Nile-Ibérie, paroisse Ibérie, du 19 septembre:

Ces jours derniers, nous avons fait une tournée rapide dans une partie des paroisses sucrières—Ascension, Assumption, Lafourche, Ste Marie et Ibérie. Dans les trois premières, nous avons constaté, presque généralement, des cannes d'une magnifique venue, mais aussi excessivement vertes—ce qui, en cas de roulaison hâtive, justifie la croyance à un faible rendement de qualité inférieure; d'autant plus, que les vents violents ont, en nombre d'endroits, "couché" les cannes.

Dans les paroisses du Tèche, les cannes sont moins belles d'apparence, moins hautes certainement, mais sont plus mûres.

Du sec ferait un bien immense dans les premières et ne nuirait pas (au contraire) dans les secondes. Une gelée blanche en bonne saison, suivie d'une température plutôt fraîche que chaude, favoriserait le rendement de toutes, l'article fabriqué serait aussi infiniment supérieur à ce qu'il ne saurait manquer d'être si la pluie continuait.

Dans les paroisses du bayou Lafourche—excepté une partie de l'Ascension—les cheminis sont horribles, et on n'a pu encore, (à quelques exceptions près) charrier le bois et le charbon. Il résulterra de cet état de choses un retard, favorable si la saison est propice, mais dangereux, cependant, car une gelée à glace pourrait survenir et causer de très grandes pertes. Pourtant, il n'y a pas lieu de désespérer, car si les six semaines qui restent encore avant la roulaison (générale) sont favorables, chemins, cannes, usines seront assez raffermis, mûre et prêtes; pour justifier une exploitation économique et d'un revenu satisfaisant.

—Mercredi dernier, l'un de nos bons amis et patroiné, M. A. Degrez, résident au Pont-Breaux, paroisse St. Martin, est venu nous faire une courte, mais très agréable visite. Par lui, nous avons appris que les pluies ont considérablement nuit à la culture de coton, (un tiers à avarié) mais que si elles cessent, il en resterra autant ou même plus que les habitants n'en pourront recueillir.

Nous citons ces paroles: "huit ou dix jours de beau temps, tout est sauvé; encore huit ou dix jours de pluie et le tort sera immense." M. Degrez est un homme intelligent, actif, connaissant parfaitement le pays et sa parole mérite toute confiance.

M. Adam Primeaux, de la Côte Gelée, paroisse Lafayette, nous a confirmé, après coup, ce qui précède à l'égard de la région où il réside. Des informations directes, provenant d'autres sections corroborent leur opinion à l'égard de l'état des récoltes.

—Jadis, on eût hausé les épaules en traitant de fou, on de quelque chose de semblable, quiconque aurait dit que la récolte de riz, par irrigation, est possible sur la rive droite du Tèche, près de la Nouvelle-Ibérie, Hélas! et malheureusement il y a peu de temps encore, on se refusait à apprendre, mais la force des circonstances vient heureusement à bout des idées rétrogrades les plus enracinées.

A l'égard du riz, nul désormais n'oserait nier, car MM. Morson et Marin, qui exploitent l'ancienne habitation sucrière de feu L. Nelson, située à deux milles et demi de notre ville, ont démontré, par leur magnifique récolte de cette céréale, que celle-ci est non seulement possible, mais aussi très rémunératrice. Avant peu—nous en avons l'assurance—leur exemple sera suivi par un grand nombre de petits habitants surtout, car si cette récolte est bonne pour le riche, elle est emphatiquement celle du pauvre.

—"Les affaires ne vont pas"; c'est le cri général. En vain chacun en cherche la cause dans une raison locale, (il y y un peu de cela sans doute et proclamé nement nous tacherons de l'expliquer,) mais il faut aller plus loin et voir ailleurs pour trouver une solution satisfaisante.

A la Nile-Ibérie, on se plaint, mais comparée à ce que, récemment, nous avons pu observer, la situation ici est relativement, excellente.

Nos marchands—pas tous, mais beaucoup—surtout ceux de la campagne, devraient réfléchir et se demander, si opérant d'une certaine manière, ils ne font pas le jeu de la métropole, qui, à son tour, fait celui des régions manufacturières et autres du Nord, de l'Est et de l'Ouest. Que l'on médite sur cette question et sur l'axiôme "qu'il est imprudent et ruineux de manger son blé en herbe", et on sera bien près d'une solution avantageuse pour tous. A bon entendeur, salut!

Le *Sugar Bowl and Farm Journal*, Nouvelle Ibérie, paroisse Ibérie, du 19 septembre:

(Suite).

Toujours en suivant la route de Highland, on rencontre les pâturages où M. O. Daigre fait l'élevage avec beaucoup de succès.

Vient ensuite la belle habitation Mount Hope, appartenant à MM. Larguire & Jackson qui ont loué leur propriété à des tenanciers; ces derniers y cultivent 100 acres de coton et 50 de maïs.

Sur la propriété N. K. Knox, "Belognia," M. J. P. Hase, cultivateur expérimenté, a 30 acres de plant, 60 de souche, 110 de maïs, 60 de coton. Il y a aussi 40 acres de coton cultivé par des tenanciers.

M. Lewis Adams, qui exploite l'habitation Shell Heli, a 13 acres de coton, 20 de maïs et de pois; cannes, 10 acres.

M. J. B. Williams a 25 acres de coton, 10 de maïs, sur la propriété Knox.

Toujours sur le même chemin, sur l'habitation Moss Side, au Capt. S. A. York, M. D. Burden a 40 acres de plant, 40 de souches, 45 de coton, 90 de maïs, 10 d'avoine, 4 de sorgho; il a roulé 60 acres de canne, en 1884, et obtenu 65 boucaute de sucre.

Dans East Baton Rouge, sur le Chemin du Milieu, M. J. Hays White a 20 acres de plant, 10 de souches, 200 de coton; a coupé 10 acres d'avoine, roulé 150 acres de canne, en 1884, et il en a tiré beaucoup de mélasse. Il y a sur la propriété, d'excellents paturages.

L'habitation de M. John B. Nesbit, même chemin, a 25 acres de coton, 25 de maïs. A coupé 25 acres de foin, construit un nouveau moulin à coton et une sucerie. Son moulin peut traiter 20 balles par jour; on y prend que 3¼ de cent ou la semence en retour.

East Baton Rouge est une excellente paroisse; avec un système de péage, on y pourrait établir de bons chemins.

Sur Enterprise, M. A. J. Smith a 30 acres de coton, 25 de maïs; des bestiaux, des porcs, des poulets.

M. John Picou, sur la propriété Spotwood, a 70 acres de coton, 20 acres de cannes, 75 de maïs. Il a aussi, sur la propriété Home, 15 acres de coton, 10 de cannes, 15 de maïs.

Le Dr James A. Maples a une assez bonne récolte.

En traversant, et se dirigeant sur Crawfish, on trouve l'habitation de M. Paul Auconin qui a 5 acres de cannes, 10 de souches, 15 de coton, 30 de maïs.

Sur l'habitation Oak Grove, à Mme M. A. Parker, M. A. M. Parker a 20 acres de coton, 40 de maïs; il a coupé 4 acres de foin. Il lone une partie des terres.

Sur Davies, M. S. Brown s'adonne à l'élevage.

Sur Ste Marie, le colonel Charles Knowlton a 50 acres de coton, 20 de cannes, 60 de maïs; 75 têtes de bétail, 200 moutons South Down.

L'habitation Quarter, à M. F. Frantz, a 30 acres de coton, 30 de maïs.

L'habitation Woodlawn à M. Pierre Nugent, a, cette année, 48 acres de plant, 15 de souches, 35 de maïs, 20 de pois, 10 de millet; il a coupé 18 acres de foin.

—M. Nugent se livre avec succès à l'élevage; il a de beaux New Jersey et des mulets magnifiques.

Sur Middle Ridge, propriété de M. Mc Coy, au carrefour des chemins, il y a 10 acres de plant, 11 de coton, 18 de maïs. Aux environs sont établis de petits planteurs de coton.

Il devrait y avoir une raffinerie sur la propriété Nugent, où l'on cultiverait fort bien la canne en grand.

L'habitation de M. W. R. R. Knox a 3 acres de plant de cannes, 40 de souches, 25 de maïs, a coupé 5 acres de foin, entretient des bestiaux, des moutons qui lui donnent une grande aisance.

M. Jeff. Brogdon est toujours le même industrieux planteur d'autrefois; il a 25 acres de coton et du maïs en abondance.

L'*Echo*, Lake Charles, paroisse Calcasieu, du 17 septembre:

La semaine dernière, nous avons rencontré de nombreux amis, de la campagne qui nous ont donné des nouvelles des produits de la terre. Tous sont dans un excellent état. Le riz est très abondant, et Calcasieu n'en aura probablement jamais en une aussi belle récolte.

On avait semé plus de maïs, cette année, que l'an dernier; il a partout réussi. Les fermiers ont leurs terres littéralement couvertes de patates douces. On en moissonnera le double de ce qu'il faut pour les besoins de la consommation. Quant au coton, il souffre beaucoup par suite des pluies excessives.

On continue toujours à exploiter, lentement, le riz pour la Nouvelle-Orléans; il est assez peu recherché pour le moment. Le baril de 162 livres est côté de $2 à $3 50. Ce qui occasionne cette situation, c'est que le riz est arrivé endommagé; les propriétaires de moulins hésitent alors à acheter. C'est une faillité, car la saison avait été on ne peut plus favorable à cette culture. Il nous semble pourtant que le riz n'était pas en excellent état, l'an dernier, à pareille époque, et il se vendait $4.

Quant à notre industrie du bois de charpente, elle est en pleine activité; les commandes arrivent en masse, et à de très bons prix. On expédie également beaucoup de bardeaux. Les scieries ne peuvent suffire aux besoins du commerce.

De leur côté, les négociants reçoivent leurs marchandises, et les fermiers arrivent en ville pour faire leurs emplettes. Tout cela indique que la population de Calcasieu jouit d'un rare bien-être. Il s'élève des constructions de tous les côtés, et les ouvriers ont beaucoup d'ouvrage.

Nos écoles sont ouvertes et pleines d'élèves. L'état sanitaire est excellent. Grâce à Dieu, nous n'avons pas à nous plaindre; bien des villes sont moins favorisées que nous.

Le Conseil municipal vient d'accorder le droit de passage aux entrepreneurs d'un chemin de fer à travers nos rues. Nous allons donc avoir bientôt le transport à bon marché entre les points éloignés de notre contrée et le débarcadère du chemin de fer.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane

Un Australien a inventé, récemment, une torpille qu'il a vendue aux Anglais et dont on dit merveille.

L'engin explosible peut être dirigé, arrêté, relancé à plus de deux kilomètres, par des fils qui le relient à terre ou à bord d'un vaisseau. Des expériences ont été faites: la torpille, admirablement conduite, a passé entre plusieurs embarcations, et, en quelques minutes, est venue éclater sous la barque désignée. La nuit, l'appareil est éclairé seulement à sa partie postérieure, qui n'est aperçue que de l'opérateur; dans le jour, il est à peine visible, car il est à fleur d'eau, et, lorsqu'on le voit tout près, il est trop tard.

Nous publierons, demain, la fin de nos nouvelles de la Louisiane.

Graines pour plant.—On verra annoncé dans l'ABEILLE de ce jour que la mort récente de M. E. F. Virgin n'a causé aucune interruption dans les affaires de sa maison; et que c'est un homme connaissant parfaitement ce genre de commerce qui succède au défunt, M. Jesse Fettis. Ce dernier conservera tous ses soins aux commandes qui lui viendront de la ville et de la campagne à dessein de conserver la bonne renommée dont a toujours joui la maison.

BOMBONNEL était, le 2 septembre, de passage à Paris. Ce nom est aussi populaire en France que les noms de Jules Gérard et Chassaing, ses émules. Mais il s'impose à nos sympathies plus encore qu'à notre admiration; car il est synonyme de courage, il est encore et surtout synonyme de patriotisme.

On aime à se souvenir qu'en Bourgogne, pendant l'année terrible, Bombonnel traitait les Prussiens comme il traitait les lions et les panthères en Algérie. C'est ce Bombonnel-là que j'avais à cœur de connaître. Un de nos amis communs m'a procuré ce plaisir.

L'imagination hausse toujours les hommes à la taille de leurs exploits. Je me faisais de Bombonnel l'idée d'une sorte de colosse, taillé en pleine chair, quelque chose comme l'Hercule de Némée, ou, pour chercher une analogie plus moderne, comme un jumeau de ce brave Pertuiset, qu'on voit le soir, souriant dans sa force, étaler devant Tortoni son athlétique carrure. Ainsi n'ai-je pu réprimer un geste de surprise, je dirai presque de déception, en me trouvant face à face avec un petit homme, pas plus haut que ça, sec, maigre, timide, trop à l'aise dans sa redingote à la propriétaire, aux basques trop longues, aux manches trop courtes, comme un parfait tabellion de comédie. Mais il m'a suffi de le regarder pour me convaincre une fois de plus que l'air ne fait pas la chanson.

A ce corps malingre, fagoté comiquement, s'adapte une véritable tête de chat-tigre, trouée de petits yeux où brille une flamme féroce et garnie, aux coins des lèvres, de deux touffes de poils terriblement hérissés. Entre deux êtres qui vivent côte à côte, il s'établit à la longue une ressemblance non seulement morale mais physique. A force de se mesurer de l'œil avec les fauves, Bombonnel a fini par leur ressembler. Je me figure volontiers que la première impression des panthères, lorsqu'elles se trouvent nez à nez avec leur adversaire, doit être celle-ci: "Tiens! voilà quelqu'un de la famille!" Quant à la seconde, il ne leur a jamais laissé le temps de la formuler.

Une fois pourtant...ah! cette condescendance faillit lui coûter cher! il venait de tirer une énorme panthère, et, la croyant morte, il s'apprêtait à faire les constatations.....légales. Soudain la bête, blessée grièvement, mais non pas foudroyée, se redresse, terrible, et, d'un bond formidable, s'élance sur lui. Il y eut là, pour Bombonnel, quelques secondes d'une angoisse que nulle parole humaine ne saurait rendre. Ce fut un atroce enlacement, un gigantesque corps à corps, un homérique duel, sous le ciel bleu, sans autres témoins que les étoiles. Le monstre souffrait le feu par les naseaux; et, tandis que ses griffes mordaient le patient aux épaules, émiettant ses chairs, broyant ses os, sa gueule, grand ouverte en un avide rictus, aspirait voluptueusement cette proie humaine; et, à chaque aspiration, quelque chose d'elle s'enfonçait dans le gouffre béant, le crâne d'abord, puis les yeux, puis le nez, puis la bouche.... puis les deux horribles mâchoires se refermèrent autour du cou comme les deux branches d'un étau.....puis.....mais je laisse Bombonnel achever ce tragique épisode:

"Si critique que fût la situation, nous dit-il avec cette lucidité que donne la vision nette de la mort, je m'en rendais parfaitement compte, et j'eus la force, après avoir recommandé mon âme à saint Hubert, de murmurer entre mes dents:

"—Cette fois, par exemple, je suis f...ichu!

"J'étais sauvé! Le monstre, *qui n'avait jamais entendu parler dans sa queue*, détendit un peu son étreinte.... Je profitai de cette *faute* pour dégager brusquement ma tête de ses terribles crocs, et, de mon bras meurtri, saisissant mon couteau qui, dans la lutte, était venu providentiellement à portée de ma main, je le lui plantai dans la gorge!..... Il me sembla qu'un flot de lave brûlante inondait ma face convulsée.... C'était la panthère qui rendait ce qui lui restait de sang dans un râle suprême!..... Ses pattes énormes se roidirent, et, avec l'inertie du cadavre, elle s'en alla rouler au fond du ravin!..... Quant à moi, que ces émotions avaient épuisé, je roulai sur le bord, évanoui!"

Lorsqu'il s'éveilla de cet évanouissement, il avait la bolte du crâne brisée, l'œil gauche hors de l'orbite, le nez et les joues en compote, les dents en bouillie, tous les membres en capilotade. Sa guérison fut un vrai miracle, et, en rétablissant, je ne trouve pas d'autre mot—un chef-d'œuvre de mosaïste, patient et convaincu. Après quarante ans de ce travail d'art, il ne reste plus de trace, sauf un je ne sais quoi de profond et de vague dans le regard, où se reconnaissent ceux qui ont vu l'infini de près.

Aujourd'hui, il y a comme une trêve, consentie de part et d'autre, entre Bombonnel et les fauves. Sa terrible carabine a fait autant de victimes qu'il avait perdu de dents et compté de blessures sur son corps. Cela suffit à ces vengeances. Au lieu d'attenter aux jours de ses vieux ennemis, il entretient avec eux les meilleures relations de bon voisinage et pousse même l'oubli des injures passées jusqu'à les aider à vivre. Il leur fournit chaque jour une copieuse ration de bourricots, que ses pensionnaires viennent consommer sans défiance, à deux cents mètres de son domicile, au pupitre où leur bienfaiteur les a liés de sa propre main. Et, par un revirement étrange, cette maison, qui fut jadis leur chantier, est aujourd'hui leur restaurant.

Décédée, dimanche soir, 20 septembre 1885, dame SYDNEY BROUSSEAU. Les funérailles auront lieu MERCREDI, 23 courant, à 8 heures et demie précises du matin, le